

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 97 (1952)
Heft: 12

Artikel: Les enseignements de la guerre de Corée
Autor: Bauer, Eddy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348515>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les enseignements de la guerre de Corée¹

Il y a quelque témérité, sans doute, à vouloir tenter, d'ores et déjà, la synthèse des enseignements techniques et tactiques de la présente guerre de Corée pour essayer de déterminer la forme que prendrait le choc éventuel des deux blocs entre Trieste et Wismar.

Tout d'abord, parce que tous les moyens que les belligérants d'un troisième conflit mondial ne manqueraient pas de mettre en œuvre en cas d'hostilités généralisées, n'ont pas paru sur ce théâtre d'opérations de la « guerre froide », et ensuite parce que les armes classiques elles-mêmes ont été soumises, dans leur emploi en Extrême-Orient, à toutes sortes de servitudes. On hésitera, par exemple, à conclure quant à l'efficacité ou à l'inefficacité du bombardement aérien, attendu que, sauf quelques éclaboussures involontaires, le « Sanctuaire mandchou » a été épargné par la 5^e Air force américaine et par les formations aéronavales de la 7^e Flotte. Que fût-il advenu s'il n'avait pas pu devenir la base logistique des opérations menées au Sud du Yalou par l'armée sino-coréenne, ni servir de retraite inviolable aux essaims de chasseurs MIG 15 mis au service de l'agression communiste par l'obligeance empressée du Kremlin ?

Les circonstances de la politique internationale n'ont cessé, en effet, d'interférer dans la conduite des opérations en Corée. Les pressions exercées par les gouvernements de Paris et de Londres sur la Maison blanche et le Département d'Etat ne

¹ CAMILLE ROUGERON : *Les enseignements de la guerre de Corée*. — Paris, éditions Berger-Levrault, 1952.

sont un secret pour personne. A deux reprises, les Sino-Coréens, qui menaçaient de s'effondrer, ont pu, de la sorte, échapper à l'estocade finale : en avril 1951, au moment du rappel de Mac Arthur ; en juin suivant, au moment où les Etats-Unis acceptèrent d'ouvrir la négociation en vue de la conclusion d'un armistice. Mais là encore, il faut user de prudence dans l'appréciation, et résister à la tentation de dépeindre les événements qui se fussent vraisemblablement produits, si le président Truman n'avait pas donné, tête baissée, dans le premier piège tendu à sa bonne foi par M. Malik, alors principal délégué soviétique à l'O.N.U. Néanmoins, les interférences politiques que nous signalons vicient dans une large mesure l'expérience du champ de bataille.

* * *

Quoi qu'il en soit de ces réserves nécessaires, la tentative de synthèse que vient de nous présenter, sur le sujet de la Corée, M. Camille Rougeron est certainement l'une des plus remarquables que nous ayons eues sous les yeux. Le célèbre auteur militaire qui, en 1936, prédisait avec précision les effets du bombardement aérien sur le champ de bataille de la prochaine guerre mondiale, se signale toujours à notre admiration respectueuse par l'exceptionnelle verdeur de son esprit et par l'incomparable conséquence de son jugement. Son information technique est immense et son information historique ne laisse rien à désirer : il a tout lu ou quasiment tout lu de ce qui a paru sur la campagne de Corée. Mais aussi on lui reconnaîtra toutes les vertus de l'imagination créatrice, c'est-à-dire de l'imagination qui n'est pas la « folle du logis » et qui permet d'établir entre les faits des relations méconnues du vulgaire.

Tombera-t-on d'accord avec toutes et chacune de ses affirmations ? La question n'est pas là. Où il nous convainc, il nous enrichit ; où il y réussit moins, il contraint le penseur militaire que nous tentons d'être à un rude et salutaire effort d'adaptation et de raisonnement. Et, sans aller plus loin dans

l'analyse, ce seul mérite devrait signaler son ouvrage à l'attention de tous ceux de nos lecteurs qui se proposent de porter sur la guerre un jugement valable en 1952. Les jugements qu'il porte sur l'aviation tactique et sur l'aviation stratégique seront ratifiés sans réserve. Nous dirons la même chose des réflexions qu'il consacre à la fortification, qu'elle soit permanente ou passagère. Notons à ce propos que nos puissants ouvrages du Réduit échappent dans l'ensemble aux critiques formulées par l'auteur à l'adresse des émules contemporains du maréchal de Vauban, dont il dénonce l'erreur consistant à croire que *la résistance du béton et de l'acier peut compenser l'étalement aux vues et aux coups d'ouvrages que l'adversaire n'a jamais été mieux armé qu'aujourd'hui pour détruire quand il les a repérés*. Et à l'époque des armes atomiques, on appréciera à sa valeur la distinction qu'il établit entre l'*abri* et le *poste de combat*. Le premier demeure valable, mais le second, comme il le marque, doit échapper au gigantisme.

Quant aux moyens qui ont paru sur le champ de bataille, M. Camille Rougeron, dans son volume, plaide la réhabilitation de l'infanterie et requiert la mort civile contre le char et l'artillerie classique. Pas plus que lui nous ne nous lamenterons sur les *malheurs du char, dont, dit-il, le premier effet est de supprimer la menace des 65 divisions blindées qu'on attribue à l'U.R.S.S. en temps de paix, et du nombre égal qu'elle pourrait former en temps de guerre si elle fait appel aux vingt à trente mille chars qu'elle tient en réserve*. Mais en ce déclin de l'année 1952, en sommes-nous déjà là ?

A notre point de vue, il y aurait eu avantage à traiter des chars, de l'artillerie et de l'infanterie sous la même rubrique plutôt que d'en discuter dans trois chapitres différents, car ces trois armes ne se conçoivent à l'heure actuelle qu'en étroite collaboration, et leurs succès ou leurs échecs ressortissent ordinairement à l'interaction des unes sur les autres.

L'apologie que fait M. Camille Rougeron de l'infanterie moderne mérite toute notre considération. Nul doute, en effet,

que les malheurs des Américains en juillet et décembre 1950 ne soient imputables à l'indigence numérique de leur « piétaille ». Sur ce chapitre donc, notre auteur se rencontre avec le Lieutenant-colonel Miksche, notre brillant confrère tchèque². Le compromis auquel nous nous sommes arrêtés dans notre nouvelle organisation militaire sort ainsi renforcé de ses constatations. Toutefois, nous avouons ne pas pouvoir le suivre jusqu'au bout de sa démonstration et ne pas accorder la même signification que lui aux exploits des fantassins sino-coréens, bousculant leurs adversaires, le 27 novembre 1950, sans autre appui de feu que celui de leurs lance-mines lourds de 120 mm.

Remarquons en premier lieu que cette tactique leur a réussi en raison seulement du dispositif lacunaire dans lequel se présentait, ce jour-là, la 8^e Armée américaine. De même que le 13 mai 1940, entre Sedan et Namur, ce fut vraiment « la revanche du barème », selon l'heureuse formule du général Laffargue³. Et puis il y a eu une sanglante contre partie, c'est-à-dire l'échec des deux offensives de printemps de l'armée sino-coréenne et l'invraisemblable boucherie qui en est résultée. A la date où nous écrivons, les pertes communistes s'élèveraient, aux dires de leurs adversaires, à près de 1 700 000 hommes, dont 170 000 prisonniers. Peut-être ce chiffre est-il un peu forcé, mais nous n'avons aucune raison de douter que les pertes américaines, le 19 septembre dernier, se soient bornées à 118 569 officiers, sous-officiers et soldats. Il y a plus : à part quelque 25 000 tués et disparus, les Américains ont récupéré la plupart de leurs blessés et malades, au lieu que la plupart des blessés de Mao-Tzé-Toung et de Kim-Ir-Sen

² Lieutenant-colonel MIKSCHÉ : *La crise de l'infanterie*, dans *Revue de Défense nationale*, 7^e année, octobre 1951, pp. 251-271. Selon cet auteur, on ne trouverait que 6,6 % de voltigeurs (fusiliers) dans la division d'infanterie américaine, contre 46,6 % de non-combattants (E.M. et Services), parmi lesquels on compte 983 officiers, sous-officiers et soldats du Service de santé.

³ Général A. LAFFARGUE : *Justice pour ceux de 1940*. — Paris, éditions Charles-Lavauzelle et C^{ie}, 1952.

ont péri misérablement, faute de pouvoir disposer des soins d'un service sanitaire convenablement organisé.

Les nerfs du combattant asiatique n'ont pas tenu à cette épreuve, car c'est un fait qu'au moment où s'ouvrirent les ridicules négociations de Kaesong, les troupes des Nations Unies commençaient à ramasser par grappes les prisonniers chinois... Quoi qu'il en soit de cette impardonnable erreur politique, favorisée, du reste, par l'idéologie de l'O.N.U., nul ne mettra en doute que l'exemple du fantassin communiste soit précisément celui dont doivent s'écarter méthodiquement les nations occidentales. Sans verser dans les excès d'organisation, de motorisation et d'industrialisation qui caractérisaient l'armée des Etats-Unis en 1950 et dont le Pentagone convient aujourd'hui avec une parfaite bonne foi, ayons toujours un œil sur notre faible indice de natalité. Formons certes des combattants capables de mettre baïonnette au canon et de balancer une grenade, mais il ne convient pas pour tout cela d'utiliser les premières vagues de l'infanterie d'assaut à déminer à grands coups de botte l'avant-terrain de la position adverse, comme la chose s'est vue en Corée. Donner la préférence aux effectifs par rapport au matériel équivaldrait à accepter la bataille sur le seul terrain où l'Oriental fanatisé par le bolchévisme et encouragé, si l'on ose dire, par ses commissaires politiques, nous soit incontestablement supérieur : la chair à canon.

Quant aux chars et à leur décrépitude, accordons à M. Camille Rougeron que le chasseur-bombardier est devenu pour l'engin blindé un ennemi aussi redoutable que l'oiseau de proie pour le mulot et le campagnol. Ses roquettes à charge creuse et ses bombes au napalm sont infiniment plus efficaces contre l'ennemi rampant que ne l'étaient entre 1940 et 1942 les torpilles des *Stukas* ou les obus de 20 ou 40 mm. des *Hurricanes* et *Typhoons* de la R.A.F. Mais s'il est exact, comme on le lit dans notre presse, que les Russes disposent aujourd'hui d'environ 20 000 appareils de première ligne, tout donne à

penser que la bataille pour la suprématie aérienne durera quelques semaines au-dessus du théâtre des opérations terrestres, au lieu que l'aviation démodée de Kim-Ir-Sen a été éliminée presque au lendemain du jour où le président Truman donnait au général Mac Arthur l'ordre d'intervenir en Corée. D'autre part, il y a lieu de tenir compte des périodes d'intempéries qui réduiront à rien *l'air support*, quels que soient l'entraînement et le mordant des équipages. La chose s'est vue dans les Ardennes le 16 décembre 1944; elle s'est répétée, le 27 novembre 1950 et les jours suivants, favorisant la ruée des « volontaires » chinois de Mao-Tzé-Toung.

Qu'est-ce à dire ? Simplement ceci que les *Thunderjet F 84* qui font merveille en Corée, seront, provisoirement tout au moins, neutralisés du haut du ciel par les *MIG 15* et les *MIG 19* de l'aviation soviétique et que si les troupes terrestres du maréchal Juin ne comportaient aucun élément cuirassé du type classique, les divisions blindées rouges progresseraient sans obstacle appréciable en direction de leurs objectifs ; elles ne sont pas si nombreuses, en effet, qu'elles puissent sans inconvénient majeur faire fi du triple avantage de la puissance de feu, de la protection et de la mobilité.

L'infanterie, abandonnée à ses propres moyens, est-elle capable d'endiguer et de faire refluer la ruée mécanique des *T34* et des *Joseph Staline III* ? L'auteur en est convaincu : *La charge creuse*, écrit-il page 79, *ne s'est pas seulement fait une place dans l'arsenal des « tank-killers », auprès du canon de 500 à 5000 kilos et du chasseur-bombardier. Elle est l'engin antichars par excellence qui a tué l'arme blindée elle-même dans sa composition actuelle.* Techniquement nous lui donnerons parfaitement raison, vu qu'il s'agit surtout des roquettes de 70 à 90 mm., qui crèvent à 200 mètres les plus fortes cuirasses existantes⁴. Mais il reste encore le point de vue tactique à

⁴ Saisissons cette occasion pour regretter l'erreur de terminologie qui a fait dénommer « tube-roquette » notre engin antichars de 83 mm. ; c'est « lance-

considérer et là nul ne doutera que les perspectives soient moins brillantes. Dans la campagne de Caen, on trouvait, en 1946, des épaves de chars *Tigre* mis hors de combat par un seul coup de bazooka de 52 mm., et nous nous souvenons du *Jagdpanther* qui avait subi le même sort, fin novembre 1944, dans la région de Seppois-le-Bas, à l'occasion des furieux combats qui conduisirent la 1^{re} Armée française sur le Rhin et à Mulhouse. Or, durant les premières semaines de la campagne de Corée, les fantassins américains, disposant de la même arme antichars, n'ont pas obtenu les mêmes succès contre les T 34 soviétiques, beaucoup plus légèrement protégés que les mastodontes précités de la *Panzerwaffe* ⁵.

On proposera deux explications logiques à ce paradoxe apparent : premièrement, les chars allemands ont bien souvent attaqué ou contre-attaqué en enfants perdus, c'est-à-dire sans appui immédiat d'infanterie, et cette circonstance explique les embuscades dans lesquelles ils ont péri, tandis que les Nord-Coréens suivaient les chars au plus près, comme leurs instructeurs russes leur avaient appris à le faire, voire même s'agrippaient à leur carapace ⁶, avec comme mission expresse de neutraliser les tireurs de charges creuses ; secondement, le soldat de 1944 était un vieux briscard, au lieu que les fantassins de l'héroïque major-général Dean ne connaissaient du feu que ce que peuvent en démontrer les exercices à tir réel du temps de paix. Assaillis par les chars au moment où les feux de l'infanterie les contraignaient à baisser la tête, ce n'est pas miracle qu'ils aient été enfoncés, disloqués et dispersés.

Le principal intérêt des roquettes de 70 à 90 mm., dont nous connaissons aujourd'hui les variantes suisses, françaises, belges,

roquette » qu'il aurait fallu dire, comme nous disons « lance-mine » et « lance-flamme ».

⁵ Rappelons que le *Tigre*, dans sa version originale, pesait 58 tonnes et le *Jagdpanther*, 46.

⁶ A cet effet, les ingénieurs soviétiques ont implanté très en avant la tourelle de leurs chars, réservant derrière elle une plate-forme assez spacieuse pour les grenadiers portés. Cette disposition leur donne un profil caractéristique.

anglaises, américaines et suédoises réside donc dans le relèvement de leur portée utile. Elles sont capables de démolir les blindés à une distance où le feu ajusté des armes automatiques n'obtient pas encore sa pleine efficacité matérielle et morale. Mais qui empêchera les chars de s'embosser à quelque 500 mètres des noyaux de résistance adverses pour les canarder en tir direct, au moyen de leurs canons de 76,2, de 90, de 100 ou même de 122 mm. tous munis d'une excellente optique ? Prenons garde que la *Wehrmacht*, qui disposait dans les derniers mois de la guerre d'une véritable profusion de charges creuses, dont le fameux *Panzerschreck* de 88 mm., n'a pas laissé d'être enfoncée partout où les Alliés ont consenti à y mettre le prix.

Ces diverses raisons nous portent à croire que le char n'a pas encore dit son dernier mot, mais il lui conviendra de s'adapter à la situation qui lui sera faite, tant du point de vue de la tactique que de celui de la technique. Et certaines suggestions présentées par M. Camille Rougeron méritent mieux que de l'attention. Nous croyons comme lui que l'ère du char-cathédrale est révolue et, que même moyennant certains sacrifices à consentir sur l'habitabilité et la commodité du service, l'effort doit porter sur la réduction de la silhouette. En Corée, le *Sherman* de 2,8 mètres de hauteur a cruellement souffert de son gigantisme par rapport au *T 34* qui se contentait de 2,35 mètres. Mais pourra-t-on descendre jusqu'aux 90 ou même 40 cm. qu'il nous suggère ? Nous ne le croyons pas dans l'état présent de la technique, attendu que le canon sans recul et le tube roquette lui sont et demeurent interdits. Tout bien considéré, le char de ces prochaines années devrait s'organiser autour d'une tourelle oscillante (genre *AMX13*) armée d'un canon de 90 à 100 mm., à 100 mètres de vitesse initiale, et l'engin blindé doit disposer d'une puissance motrice d'au moins 20 chevaux à la tonne ⁷.

⁷ Si les *Tigres* s'enlisaient si facilement, c'est qu'ils ne disposaient que de 13 chevaux à la tonne ; avec 15 chevaux à la tonne, le *Centurion* s'est trouvé

Venons-en maintenant à l'« arme savante ». *Malgré l'apparence*, écrit M. Camille Rougeron en tête de son chapitre VI, *l'artillerie sort aussi durement touchée que le char de la guerre de Corée.*

Preuve en soit, selon notre auteur, le fait que les communistes, à partir du 27 novembre 1950, se sont trouvés capables de faire campagne, sans autre arme d'appui que leurs mortiers d'infanterie lourds et légers. Répétons que cet argument fait abstraction du bain de sang dans lequel ont fini par s'effondrer les offensives sino-coréennes ; nous n'en ratifierons pas moins la condamnation qu'il porte contre les matériels de calibre supérieur à 150 ou 155 mm. La torpille aérienne, en raison de sa grande capacité d'explosifs, obtiendra de meilleurs résultats contre les bétons et blindages de la fortification permanente que les projectiles classiques, fussent-ils de 520 mm., sans leur céder le moins du monde en précision. Au surplus, les tirs d'embrasure, les roquettes à charge creuse, les fumigènes et les tubes explosifs permettent en plaine de traiter ce problème à l'aide des seuls moyens de l'infanterie.

Nous comprenons, d'autre part, les critiques qu'il adresse aux calibres inférieurs (150 et 105 mm.). Il est clair que, même motorisée, l'artillerie de 1952 demeure, soit en mouvement, soit en position, terriblement vulnérable à tous les coups de l'aviation. Allons même plus loin, c'est-à-dire approuvons-le d'écrire comme il le fait, page 104 : *de toutes les causes d'alourdissement des colonnes sur route, l'artillerie est restée la principale.* D'où sa conclusion qu'inutile au front, elle transformerait facilement en déroute une manœuvre en retraite dans les forêts de l'Allemagne occidentale, dans les montagnes du Tyrol ou encore à travers les régions inondées des Pays-Bas.

très vite en difficulté en Corée. Signalons à nos lecteurs les très remarquables articles du chef d'escadron MICHELET dans les numéros du 25 mai, 10 juin du et du 25 juin 1952, de l'excellente Revue militaire d'information, sous le titre : *Comment faire de bons chars.* C'est, à notre point de vue, ce qu'on a écrit de meilleur sur la question.

Ces critiques sont sensées, mais nous nous refusons, quelque soit le prestige de l'auteur, à en déduire des conclusions aussi radicales. Si les barrages français de 75 et de 155 mm. n'ont pas pu en juin 1940, renouveler sur l'Aisne et sur la Somme les miracles de la Marne et de Verdun, ce n'est pas en raison de quelque impuissance congénitale de l'artillerie à arrêter l'infanterie, c'est parce que les divisions du général Weygand, déjà distendues, avaient dû consacrer une forte proportion de leurs batteries à des missions antichars au lieu de les réserver à des actions d'ensemble. Mais ce n'est pas tout, car il semble bien qu'en Corée, la 5^e *Air force* se soit plainte des mille et une interventions tactiques que le front n'a cessé de lui imposer. Or il est clair que nous ne posséderons jamais le bon millier de chasseurs-bombardiers seuls capables d'assurer dans de telles proportions l'appui aérien de notre armée déployée sur une position défensive. Et, comme on l'a dit à propos des chars, il faut réserver les cas où les circonstances météorologiques interdiront aux escadrilles tactiques le soutien rapproché de l'infanterie⁸.

Quelles que soient les déficiences de l'artillerie, le bombardement lourd ou léger ne saurait pour tout cela revendiquer sa place. M. Camille Rougeron est parfaitement au fait de cette réalité, aussi bien propose-t-il de substituer à nos matériels, le lance-mine lourd de 120 mm., le canon sans recul et les batteries de fusées ou roquettes du genre des célèbres Katiouchka du généralissime Staline. Ces engins nous apporteraient les mêmes résultats que le canon ou l'obusier classiques et le feraient moyennant de sensationnelles économies de poids et d'encombrement. On ne ferait de sacrifice que sur la portée, mais cet inconvénient serait largement compensé par une mobilité incomparable.

Le canon sans recul est assurément un matériel très inté-

⁸ Telle est la raison invoquée par les Américains pour fabriquer leur obusier atomique de 280 mm. et portant aux environs de 32 km.

ressant puisqu'il permet de placer une pièce de 75 mm. sur un trépied de mitrailleuse et d'installer un 105 mm. à bord d'une jeep. Nous lui reprocherons, toutefois, de dégager au tir d'épaisses fumées qui le désignent à la contre-batterie d'une artillerie installée en dehors de sa portée, ou aux coups mortels de l'aviation. En ce qui concerne le lance-mine lourd, nous osons émettre l'avis que c'est une arme dont on devrait étendre l'emploi dans notre armée qui, quelle que soit la conjoncture stratégique, aura toujours des secteurs montagneux à défendre. Son obus chargé à quatre kilos d'explosifs aura la même efficacité qu'un projectile de 150 mm., mais la pièce pèse quelque 300 kilos au lieu de sept tonnes à l'obusier lourd. L'inconvénient, il est vrai, c'est que ses trajectoires se repèrent assez aisément au radar, d'où, par recoupement, on détermine sa position. La « semi-autopropulsion » où la fusée se bornerait, dans un tube à faible vitesse initiale, à imprimer un complément d'accélération au projectile dès sa sortie de la bouche à feu, remédierait certainement à ce défaut. Telle est la suggestion que nous fait M. Camille Rougeron, et le plus sceptique de nos lecteurs conviendra sans peine qu'il vaudrait la peine de la mettre à l'étude. A son avis, le même procédé technique relèverait dans de notables proportions la précision de l'artillerie à roquettes et lui permettrait de se substituer pour une part aux matériels classiques dont nous disposons aujourd'hui. Comme chacun sait, ce dernier problème n'a pas échappé à l'attention de nos services, mais jusqu'ici l'économie de poids et d'argent qu'on réalise sur l'engin de lancement s'est trouvé compensé et au-delà par le prix et le tonnage de la munition.

Concluons sur l'artillerie, en disant que sans repousser par principe aucune des suggestions positives de l'auteur, nous avons quelque peine à le suivre dans la condamnation sans appel qu'il prononce contre tous les matériels existant aujourd'hui. Résignons-nous donc, à titre provisoire tout au moins, à mériter, selon la formule qu'il emprunte à Liddell Hart, la

qualification de « Micawber du monde moderne » qui veut bien, comme le faisait le héros de Charles Dickens, accepter un nouvel outillage, mais qui ne consent pas à rendre le vieux. Ou pas encore...

* * *

Ni l'arme radioactive, ni l'arme biologique⁹, ni l'arme climatologique n'ont été mises en œuvre sur le théâtre d'opérations de Corée. Il n'en reste pas moins vrai que le chapitre XIII qui leur est consacré n'est pas le moins original, ni le moins passionnant de cette remarquable synthèse de la guerre moderne. L'auteur y étudie l'influence que ne laisseraient pas d'exercer sur l'évolution d'un conflit généralisé les moyens de destruction massive aujourd'hui à l'étude ou en voie de fabrication, de part et d'autre du rideau de fer.

Chacun est au fait des dangers que recèlent les armes radioactives et bactériologiques ; ressortit aussi à la guerre biologique la dispersion d'hormones végétales synthétiques capables de dérégler la croissance naturelle des plantes, c'est-à-dire de faire avorter les récoltes sur d'immenses surfaces, moyennant des dépenses relativement minimes. En août 1945, nous dit-on, le Pentagone se disposait à traiter de la sorte les rizières japonaises, si les deux explosions d'Hiroshima et de Nagasaki n'avaient pas décidé le Mikado à abandonner la partie. Quant à la guerre climatologique, elle consiste à provoquer des précipitations en aspergeant les nuages de neige carbonique ou d'iodure d'argent avant qu'ils franchissent le Rideau de fer. On empêcherait ainsi la pluie de faire fructifier les plaines de Hongrie, de Roumanie et d'Ukraine, et la sécheresse, combinant ses effets désastreux à ceux des hormones végétales mentionnées tout à l'heure, réduirait à la

⁹ Est-il besoin de dire au lecteur que nous ne croyons pas que les Américains aient utilisé l'arme bactériologique contre les populations chinoises et coréennes ?

famine le bloc oriental, beaucoup plus exposé que l'Occident à des actions de cette nature.

En sommes-nous déjà là ? On peut admettre que de semblables réalisations sont, d'ores et déjà, concevables sur une échelle plus ou moins grande. En tout état de cause, les Européens que nous sommes devraient bien réfléchir aux délais nécessaires pour que la technique américaine fasse refluer l'agression soviétique. Ils seront un peu plus longs que d'aucuns l'admettent avec quelque excès d'optimisme. Au reste, n'excéderaient-ils pas un semestre que nous verrions se consommer dans l'intervalle la plus abominable catastrophe de l'histoire, et quant à celle qui lui succédera, tout donne à penser que, si les armements classiques ne nous permettent pas de gagner du temps, nous ne la verrons pas avec les yeux de la chair. Quoi qu'il en soit de ces anticipations, recommandons à nos lecteurs ce maître à penser qu'est Camille Rougeron.

Major EDDY BAUER
